L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, as Second Class Matter.

☞ POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 19 septembre 1903.

Baromètre de E. et L. Claverie, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	76	24
Midi.....	78	25
3 P. M.....	78	25
5 P. M.....	78	25

SOMMAIRE.

Le supplice du boulet.
L'origine des légendes.
Nos Bons Sauvages, poésie.
Propos de Gascogne, M. D.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffons.
L'Actualité, etc., etc.

ETAT DE L'EUROPE

—OU—

Orient et Occident.

Tous les honnêtes gens, tous les amis de la paix et de l'ordre, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, quelle que soit la religion qu'ils professent, déplorent l'état lamentable où en sont réduites depuis longtemps les magnifiques et fertiles régions des Balkans. La guerre, à proprement parler, n'y est pas déclarée ouvertement; mais la situation n'en vaut guère mieux. On pourrait même dire qu'elle est pire que s'il y avait formellement prise d'armes.

Le désordre, le brigandage y règnent partout et il s'y commet à chaque instant des crimes odieux qui font honte à l'humanité.

Comment de grandes puissances qui se disent chrétiennes et civilisées laissent-elles se prolonger indéfiniment cet horrible régime? C'est ce que l'on a de la peine à s'expliquer. Elles se jalousent les unes les autres et se paralysent mutuellement, soit; mais cela ne suffit pas pour nous expliquer la lâche indifférence qu'elles manifestent en ce moment.

Elles sont réellement coupables, en ne se jetant pas à la traverse pour mettre un terme à tant de forfaits.

Il leur serait facile, si elles le voulaient bien, de rétablir l'ordre entre les deux parties adverses; mais, soit aveuglement, soit égoïsme, elles ne veulent pas se jeter entre les deux camps ennemis pour les forcer à mettre bas les armes.

La Turquie et la Bulgarie ont chacune leurs partisans qui en font la guerre sourdement et souterrainement, comme les Bulgares et les Musulmans se la font ouvertement et au grand soleil.

Pourtant, il est bien qu'un rapprochement ou, du moins, une trêve soit possible, au moyen d'une occupation à main armée du territoire en litige, autrement dit la Macédoine. Les deux pays les plus intéressés au rétablissement de l'ordre, en qualité de plus proches voisins, s'entendraient pour mettre momentanément la main sur la Macédoine, pour la pacifier, pour y réinstaller un gouvernement un peu sortable. Puis, cette besogne une fois bâclée à la hâte, les deux pays intervenants se retireraient, abandonnant la place et laisseraient les Bulgares et les Turcs se gouverner, comme ils l'entendraient.

Ce plan paraît, au premier abord, assez ingénieux et inspiré par un sincère désir d'en finir avec tous ces désordres.

Il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être d'une application impossible, attendu qu'aucun des deux belligérants ne veut entendre raison ni céder.

C'est un nouveau coup d'épée dans l'eau qui ne produira aucun effet et ne changera rien à la situation; il ne fera qu'en prolonger et rendre plus difficile la solution définitive de ce problème. Le système d'atermoiements et de demi mesures adopté par l'Europe ne lui a guère réussi jusqu'à présent; il ne lui réussira pas d'avantage dans l'avenir.

Quoi qu'il en advienne, elle est obligée d'agir et d'agir sérieusement, si elle tient à recouvrer un peu de cette tranquillité à laquelle elle aspire et dont elle a un absolu besoin.

Elle est en quelque sorte tombée en guenilles depuis une cinquantaine d'années; il lui faut retrouver sa virilité d'autrefois ou renoncer désormais à jouer un rôle quelconque dans les affaires de ce bas monde.

La domestication du renard bleu.

Une assez curieuse industrie, celle de l'élevage des renards, s'est développée depuis quelques années dans l'Alaska. Elle est née du désir que les habitants ont eu de préserver d'une complète extermination la précieuse espèce des renards bleus, dont les élégantes du nouveau monde aiment tant la soyeuse et chatoyante fourrure. Une vingtaine de renards bleus furent donc lâchés dans une île déserte où ils se multiplièrent si bien que l'expérience fut renouvelée. Bientôt trente îlots furent transformés en parcs à renards: on remarqua que ces animaux si sauvages se domestiquaient au bout de peu de temps, accourant joyeusement au-devant des gardiens qui leur apportaient habituellement de la nourriture.

Actuellement la plupart des fermes de l'Alaska renferment de huit cents à mille renards. On en tue chaque année un certain nombre pour en vendre le pelage. Ce genre d'entreprise est si facile et si lucratif qu'il inspire l'idée de tenter la domestication d'autres animaux à fourrure.

Valse-Lancier.

Nous recevons un exemplaire d'une composition nouvelle pour piano, intitulée: "Rêves du Soir": elle fera fureur chez les amateurs de la danse. La musique en est des plus entraînantes. L'auteur, M. J. H. Metcalf, mérite des félicitations; sa valse obtiendra un succès fou dans les salons.

On peut s'en procurer un exemplaire pour 25 cts en s'adressant à l'éditeur, M. A. E. Molsan, 84 avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

Prédication.

A quatre heures cette après-midi, dans le temple presbytérien, à l'angle des rues Canal et Derbigny, il y aura prédication évangélique par un pasteur en visite à la Nouvelle-Orléans, M. P. P. Briol.

Le public qui est cordialement invité à assister à l'intéressante conférence, entendra une parole savante et éloquente à la fois. M. Briol a prêché dans bien des villes, et partout ses auditeurs se sont pressés nombreux autour de sa chaire.

La Campagne électorale.

Nous voici entrés dans la période électorale; l'heure est solennelle. Il s'agit pour la démocratie louisianaise, d'élire des chefs dignes d'elle et capables de la conduire à une victoire certaine. Elle l'a déjà, dans le passé, remporté de glorieux triomphes; il ne faut pas que ces triomphes soient mis en péril par le choix de candidats insuffisamment forts.

Ce ne sont pas les candidatures qui feront défaut. Il en surgira peut-être de nouvelles qui ne seront pas indignes d'appui.

Ce qui leur manquera, ce sera la popularité qui rallie les voix et leur assure d'avance le succès. La multiplicité des candidatures nuit à une cause plutôt qu'elle ne la sert.

Elle divise les voix et affaiblit les forces électorales, de telle sorte que ce sont souvent les causes les plus nobles, les plus saintes qui vont se heurter à une défaite, alors qu'elles comptaient sur un triomphe.

Le meilleur des candidats n'est pas toujours celui qui fait le plus grand étalage de son patriotisme; c'est celui qui est sûr d'enlever le plus grand nombre de suffrages. A ce point de vue, les antécédents d'un candidat sont d'un prix infini.

C'est ainsi qu'il faut envisager les choses, au moment d'aller déposer son vote dans l'urne électorale. Un des candidats les plus en vue depuis l'ouverture de la campagne, on en conviendra, est le juge Newton C. Blanchard, un magistrat fort connu, fort estimé, un politique éprouvé, un démocrate de la vieille roche.

A l'exception du général Zachariah, tous les candidats de la première heure, ou le sait, se sont retirés de la lutte. Il n'est assurément pas d'homme plus distingué sous tous les rapports, d'homme jouissant d'une plus haute considération publique que le général, mais dans les circonstances actuelles la candidature du juge Blanchard semble celle qui chaque jour acquiert le plus d'importance.

En ville, comme dans bien des paroisses rurales, le nombre des adhérents à la faction Blanchard grossit sensiblement et continûment.

HEUREUSE ENTREPRISE.

M. E. Eleazar.

On sait avec quel zèle éclairé, avec quelle ardeur patriotique le sud-ouest de la Louisiane se voue au développement de ses ressources naturelles, minières et manufacturières. Nous en avons déjà parlé en termes élogieux et bien mérités, à propos de la fondation encore récente d'une compagnie industrielle qui n'en est qu'à ses débuts, mais devant laquelle s'ouvre un avenir à la fois brillant et durable—une de ces associations appelées à faire la fortune des régions où elles s'établissent. Nous voulons parler de la "Rayne Planters Oil and Development Company" qui a son siège dans la paroisse Rayne, au centre même du pays où se trouvent en abondance les bienheureuses sources d'huile qui attirent en ce moment l'attention des capitalistes et des industriels.

La "Rayne Planters Oil and Development Company" possède un capital de cent cinquante mille dollars et compte dans sa direction les hommes les plus marquants du pays, d'une honorabilité reconnue, dont les noms seuls inspirent la confiance; ce sont les hommes tels que MM. John P. Manboulos, président; E. Duboval, vice-président; A. Prinal, trésorier; hommes du pays, résidant dans le pays et n'ayant d'autres intérêts au jeu que ceux du pays; mais la plus précieuse de ses bonnes fortunes, c'est de posséder un secrétaire d'une rare valeur, d'une activité sans égale, d'un dévouement à toute épreuve et dont l'éloge est sur toutes les lèvres.

Ajoutons que lui aussi est un résident et que plus que tout autre il a à cœur les intérêts de la communauté.

Ayons-nous besoin d'apprendre à nos lecteurs que comme les officiers, les actionnaires de la compagnie sont des propriétaires du pays et qu'ils possèdent une grande partie des terrains où se trouvent les puits de pétrole?

C'est avec une bien légitime fierté que nous voyons enfin nos concitoyens se lancer à plein collier dans l'arène et brasser eux-mêmes leurs affaires, sans avoir recours aux capitaux, à l'activité, à l'esprit de progrès de l'étranger.

C'est une ère nouvelle et glorieuse qui s'ouvre pour la Louisiane, et nous sommes heureux de constater que, dans cette marche en avant, la région du sud ouest tient la tête de colonne.

RETOUR

—DE—

MONSEIGNEUR CHAPELLE.

Sa Grandeur Monseigneur Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, est délégué apostolique à Cuba et à Porto Rico, est arrivé hier soir d'une longue tournée dans les provinces ecclésiastiques de l'île de Cuba, où il a procédé, conformément aux instructions du Saint-Siège, à l'établissement des relations nouvelles entre l'Eglise et l'Etat.

On sait que Monseigneur Chapelle s'est acquitté de cette tâche avec un zèle et un tact dont se félicitent le président des Etats-Unis et le gouvernement civil de Cuba.

Au débarcadère Monseigneur Rouxel, évêque auxiliaire de la Nouvelle-Orléans, le très révérend Laval, vicaire général de l'archidiocèse, le révérend Scott, chancelier, le révérend Massardier, curé de Ste-Thérèse, des dames et des messieurs en grand nombre ont salué le distingué prélat au moment où il quittait le vapeur Louisiana.

Ils ont entouré leur vénéré chef spirituel et lui ont demandé sa bénédiction.

Monseigneur Chapelle était accompagné de son secrétaire, le révérend Lorente, et de sa nièce, Mlle Solignac.

C'est avec sa bonne grâce habituelle que l'archevêque a donné à ceux qui le félicitaient l'assurance que les fatigues de ce long voyage n'avaient en rien altéré sa santé, et que s'il était heureux d'avoir accompli sa mission il éprouvait un plaisir sans mélange à se retrouver au milieu de son troupeau.

Monseigneur Chapelle compte retourner à Cuba pour y présider à l'intronisation de trois évêques, dont deux dans des diocèses récemment créés.

Mlle MARIE STUART,

Qui paraîtra à l'Orpheum demain soir.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Enfin, après avoir passé l'été à se reprendre, à se tâtonner, à se remettre à neuf, l'Orpheum rouvre ses portes à la grande joie du public qui raffola de ce genre de spectacle.

Dès l'ouverture, la direction nous offre des scènes merveilleuses à la fois et mystérieuses.

La direction a engagé à cet effet le fameux sorcier allemand, De Kolta, qui a fait fureur dans plus quelque temps, des deux côtés de l'Atlant que.

A des scènes fantastiques, l'Orpheum en ajoute d'autres comiques et amusantes.

Citons à l'ouverture

Clayton White et Marie Stuart, "Paris", où les chants et les danses abondent, Miss Wynne Winslow, dont on admirera la voix d'une portée, d'une ampleur exceptionnelle, et une vingtaine d'artistes qui se feront bruyamment applaudir, sans que miss Mabel McKinley une nièce du regretté Président.

On ne peut commencer plus brillamment une saison.

THEATRE CRESCENT.

A la désopilante bouffonnerie qui s'intitule "McFadden's Row of Flats" va succéder ce soir la série de surprises tantôt drolatiques, tantôt fantastiques, que l'on appelle "Devil's Auction", tirée d'une pièce française, "Les Filles du Diable".

Ce qui donne à "Devil's Auction" un avantage sur toutes les autres pièces du même genre, c'est qu'elle permet à l'auteur d'y introduire chaque saison des scènes complètement nouvelles de telle sorte qu'elle ne vieillit jamais et conserve constamment sa prime jeunesse.

Le parterre du Crescent en aura la preuve ce soir. Tout y est nouveau, il ne reste de l'ancien spectacle que le cadre décharné.

Les auteurs y ont introduit la famille Oury, composée de cinq artistes d'élite tout à fait inconnus ici, et les scènes grotesques des étonnants frères Kalomonsky, des Russes qui apporteront au théâtre un genre de drôleries dont notre public ne peut se faire une idée exacte.

Ce sont des choses qu'on ne peut expliquer, il faut les voir pour en rendre compte.

GRAND OPERA HOUSE.

Ce soir la comédie Rudolph Melville, dans un premier acte d'un drame fin et émouvant qui, sous forme de livre, a fait jadis beaucoup de bruit et tire des larmes de nos deux yeux cela "Régénération" de la célèbre comtesse Edelson.

"Régénération" n'est pas autre chose que le tableau des misères et des souffrances des paysans russes sous le despotisme des Tsars.

C'est la star d'une maîtresse troupe d'une pauvre paysanne, d'une admirable beauté, qui a été adoptée par une famille princière.

Malsova, c'est le nom de l'héroïne du drame, fait la conquête d'un grand seigneur.

De là tous ses malheurs et sa déportation en Sibérie.

L'amant n'oublie pas tout d'abord ses devoirs envers de l'empereur et en abandonne Malsova, mais bientôt, poussé par le remords, revient à elle et, comme il arrive dans tous ce genre de drame, arrive l'heureuse et tout est bien qui finit bien.

Tel est ce drame qui a vraiment son véritable auteur, l'honneur de l'exil et que représente ce soir la troupe Baldwin-Melville.

Il fera à coup sûr sensation et vaudra au Grand Opera-House une salle comble.

THEATRE TULANE.

Ce soir Tom Murphy donne au Tulane la première d'une charmante comédie intitulée "The Man from Missouri", dans laquelle il joue un rôle très brillant et qui lui a valu ailleurs de vifs succès.

La pièce dont toutes les scènes se passent dans la capitale, est d'une rare originalité.

"The Man from Missouri" est un des types les plus curieux qu'ait jamais produits l'Amérique. Il est vif, gai, sensuel au plus haut degré et ses remarques presque toutes impévues, provoquent à chaque instant les rires et les bravos du public.

Ses costumes sont aussi originaux que son esprit, il faut de la conversation entre autre chose.

C'est l'homme de l'Ouest dans toute son sauvagerie native, il est d'une étonnante perspicacité et sans mélange à la conversé et sa bonne humeur lui est à tout moment une occasion de succès près des femmes comme près des hommes.

Nous pouvons un magnifique succès à "The Man from Missouri".

M. Tom Murphy est ainsi devenu admirablement secondé par Miss Dorothy Sherrill, une artiste très aimée et très populaire à la Nouvelle-Orléans.

Il aura un succès fou.

Il aura une nouvelle et si sympathique interprète dans le théâtre.

Le pèlerinage de l'impératrice Tarcon

Aux prochaines fêtes de Pâques, reprise du fameux Mysterieux Pèlerinage à Jérusalem, qui fut jadis le plus populaire des pèlerinages. Les pèlerins, en costumes de pèlerins, iront à pied, du Vatican au Mont-Calvaire, en passant par Jérusalem, Bethléem, Jéricho, Jérusalem et Rome, et ils feront le voyage en moins de trois mois.

Le pèlerinage de l'impératrice Tarcon, qui a été représenté dans les Arènes de Bethléem, Jéricho, Jérusalem et Rome, a été un grand succès, tout le monde en parle, et le voyage en moins de trois mois est très attrayant.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée publie le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LITTERATURE DRAMATIQUE ET SOCIALE

THEATRE

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement. L'auteur du manuscrit jugé le plus digne sera couronné par la médaille de l'Athénée.

L'Athénée se réserve le droit de publier ce manuscrit.

Les manuscrits devront être écrits aussi distinctement que possible, sur papier ordinaire, avec une marge, et seulement sur le recto et les pages. Il ne devra pas dépasser 100 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant un épigraphe à choisir qui sera répété sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira les enveloppes contenant le nom de l'auteur du manuscrit qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité aura accès de questions à ses membres et à toutes personnes qui le jugeront nécessaire.

Tout manuscrit couronné sera publié aux frais de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réservera pour le livre intégral, tous les éléments d'une pièce littéraire et historique.

Le nom du lauréat et de la lauréate sera gardé secret jusqu'après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître ses devises sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la mention, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BES. ROGER,

P. O. B. 1795, Nouvelle-Orléans.

L'Elysée et sa masure n'ont aucun point de ressemblance.

C'était un abominable taudis.

On voit des crèches à veaux et des étables à bœufs qui sont infiniment plus confortables que ce nid à rats.

Il se composait d'une cuisine qui servait de chambre et de salle à manger, d'une cave et d'un grenier.

Le jardin était grand comme la fosse à fumier d'une petite ferme, avec un puits dans un coin d'où le malheureux tirait une eau saumâtre dont un honnête n'aurait pas voulu pour la soupe de ses chiens.

Quelques bottes d'échalotes ou d'oignons et des sacs de toile grossière pleins de pois secs et de haricots rouges pendaient au plafond de la cave au-dessus de quelques bouteilles de bière et d'un tas de bois près duquel deux pots de grès conservaient un reste de lard rance et de beurre salé qui ne valait pas mieux.

C'était là que Michel Clopin était né quarante ans plus tôt: c'était là qu'il avait vécu depuis sans quitter cette maison qui lui venait de ses parents, excepté pour son service militaire qui lui avait fait voir du pays et donné des habitudes de plaisir et des ambitions qu'il cachait au dedans de lui-même, en désespérant de trouver jamais un moyen de les réaliser.

Dans la cuisine, sur l'aire d'argile battue, une table boiteuse, un dressoir avec quelques plats de terre, des verres et des assiettes ébréchées, une demi-douzaine de chaises et le lit caché à demi par une antique tenture de toile à carreaux rouges et gris, formaient toute la richesse mobilière du propriétaire.

Terrain, maison et meubles ne valaient pas trente louis au total, mais tout de même Clopin s'estimait heureux dans cette misère, parce que là du moins il était chez lui.

C'est énorme.

Pardon! nous omettons un objet intéressant.

C'était un vieux fusil à piston installé sur un râtelier au-dessus du manteau de la cheminée, saupoudré de poussière et rapiécé comme une vieille veste, à deux coups, incapable de servir, selon toute apparence, et en tout semblable à ceux qu'on trouve, moyennant cent sous, chez les armuriers de province et que les braconniers condamnés en police correctionnelle pour délits de chasse livrent aux greffiers débonnaires, qui s'en contentent.

Chinoiserie des lois et de la justice!

Le lendemain de la révélation de Jéanne Vernier au jeune duc André de Brévannes, Clopin était chez lui tranquillement occupé à exécuter, sous un petit hangar qui lui servait d'atelier, une jolie paire de sabots de femme, dans une bille de bouleau, lorsqu'il se redressa en entendant une voix un peu forte mais agréable qui disait du bord du chemin passant devant sa haie:

—Bonjour, Michel.

—Tiens, fit-il, c'est toi, Colette!

—Tu ne m'attendais pas!

—Non. Entre donc.

—Tu es seul?

—Toujours.

C'était une grande fille rousse, superbe, forte et solidement bâtie, le corsage riche, les hanches larges, le cou blanc comme du lait et les dents belles, qui arrivait tête nue, simplement mise, en servante qui aurait oublié son tablier.

Elle alla droit à la cuisine, suivie de Clopin qui semblait à la fois charmé et ennuyé de sa visite, charmé parce que évidemment c'était une de ses connaissances, ennuyé parce que l'heure fixée au comte de Rouvres pour leur rendez-vous approchait.

—Brr! fit-elle en entrant dans la maison, il ne fait pas chaud chez toi.

Et, sans façon, elle prit une brassée de menu bois et y mit le feu.

Une flambée soudaine répandit un peu de gaieté dans cet intérieur de journalier.

Elle s'assit et étendit ses mains devant la flamme, tandis qu'elle demandait, l'air froissé:

—Tu parais tout surpris de me voir. Est-ce que je te gêne?

—Pas du tout.

—On le dirait.

—J'attends une visite.

—Laquelle?

—Celle du comte de Rouvres?

—M. Xavier?

—Oui.

—Un fameux fétard....

—Possible.

—On cause à Servières dans l'auberge du père Rémi. Il y a des gens qui prétendent qu'il est au bout de sa monnaie et que bientôt il n'aura plus qu'à se faire sauter le caisson.

—Ça se peut.

—Qu'est-ce qu'il te veut?

—Je n'en sais rien. J'attends qu'il me le dise....

—Quand doit il venir?

—Vers deux heures.

—Alors, nous avons le temps. Je suis partie de Servières à midi ....sous prétexte d'aller voir ma tante qui est malade, et je n'ai pas mis trois quarts d'heure à faire le chemin.

—Qu'est-ce qui t'amène?

—Quelque chose que je veux l'apprendre.

—Quoi donc?

—Que j'en ai assez du pays et que je ne veux plus y traîner mes jupes.

—Ah! fit Clopin qui devint alternativement rouge brique et couleur de cire jaune.

—Elle observa hardiment:

—On croirait vraiment que ça te fait de l'effet.

Il ne répliqua pas.

Colette pouvait avoir une vingtaine d'années tout au plus.

Elle avait deux qualités énormes, une fraîcheur de rose qui vient de s'ouvrir et la beauté du diable, celle qui attire irrésistiblement.

Au bout d'un instant Clopin se remit de l'espèce de coup qu'il venait de recevoir et reprit:

—Tu as pourtant une bonne place.

Elle se mit à rire dédaigneusement:

—Ah! oniche, fit-elle, tu n'es pas difficile pour moi. Servante d'auberge, dans un bouchon où tout le monde, le maître, les voyageurs et les passants, me tiraillent sans gêne à droite et à gauche.... où pour deux sous de pourboire ils se croient le droit de me débiter un tas de sottises! Ah! non j'en ai assez! A la bonne heure quand c'est des messieurs comme les chasseurs de Fontaine qui viennent se rafraîchir....

—Ils te plaisent, ceux-là!

—Pardi! je serais bien difficile. Hier ils se sont arrêtés, une demi douzaine, pour prendre un verre, au milieu de la chasse....

—Une riche nubaine pour toi.

—Pas mauvaise. Le duc, tu sais bien....

—Va donc.... M. André?..

—Oui.... il m'a donné un louis avant de partir, un louis de vingt francs.... Et son cousin, M. Xavier, me regarduit avec des yeux si allumés que je lui ai dit: "Vous n'avez donc jamais vu une fille avec des yeux noirs et des cheveux jaunes?"

—Alors qu'est-ce que tu as l'intention de faire?

—Je veux fichier le camp de Servières et aller à Paris.

—Toi!

—Pourquoi pas aussi bien que les autres? Je trouverai toujours une place qui vaudra la mienne. Il y a des mois qu'on me tourmente pour me prendre dans une grande brasserie du quartier des étudiants.... Il paraît que j'y gagnerais ce que je voudrais.

Clopin devint menaçant.

—Tu n'iras pas! déclara t-il.

—Qui m'en empêchera?

—Tu ne voudras pas d'une pareille existence.

—Je l'écoute.... Tu crois que je serais perdue comme tu me l'as dit vingt fois. Avec ça que tu peux me faire de la morale, toi.

Il y avait toute une collection de reproches dans cette petite phrase.

Elle signifiait: —C'est toi qui m'as donné de mauvais conseils quand j'étais encore jeune; c'est toi qui as abusé de mon ignorance et de ma faiblesse d'enfant dans ce village où j'ai été mal élevée, abandonnée au hasard! C'est toi qui m'as perdue en un mot, autant que la misère de la pauvre vieille femme qui, abusée par la nécessité de gagner sa vie et la mienne, ne pouvait pas veiller sur moi!

Elle se leva brusquement.

—Je suis venue t'annoncer une chose, dit elle. C'est décidé, d'ici à quelques jours ce sera fait.

—Colette!

—Quand tu crierais comme un sourd, à quoi ça t'avancerait-il? J'ai vingt ans; tu en as plus de quarante. Je suis née dans le malheur à deux pas de ta porte et tu ne m'as pas appris à suivre le bon chemin!

Elle ajouta avec une tristesse émouvante:

—Je finirai toujours aussi bien que j'ai commencé. J'ai eu bien d'amitié pour toi, bien que tu sois pas grand'chose de bon, puisque tu ne vailles pas cher. Tu m'a retenue un temps.... Mais à l'heure qu'il est, je vois bien que je n'aboutirai à rien et que je m'userai le corps et l'âme dans la misère. Je veux courir chance de Paris comme les autres!

—Ainsi tu partiras! murmura-t-il, sulloqué.

—Le plus tôt possible!

Le saboteur s'était affaissé sur un vieux coffre.

Il était livide, les traits contractés.

Evidemment cette fille était sa passion.

S'il avait des besoins d'argent, des désirs de fortune, c'était pour elle.

Elle le tenait par les mille liens de l'habitude et du désir.

La suite à dimanche prochain.